

## RICHARD MILLET

Thierry Delobel : *En 1985, vous avez accueilli des écrits de Robert Marteau dans la revue Recueil, puis une dizaine d'années plus tard dans celle intitulée L'Art du bref. En 1994, vous avez préfacé aux éditions de la Table Ronde Huit peintres, en 1996 vous dirigez un livre d'hommage, Pour saluer Robert Marteau, qui paraît chez son principal éditeur Champ Vallon, enfin, à l'automne 2016, c'est par vos soins qu'a paru à La Revue littéraire, cinq ans après sa mort, un long poème, une ode, aimait-il à dire, intitulé « Laure. » Ce rappel ne vise à rien d'autre qu'à signaler, à ceux qui l'ignorent, votre fidélité à l'égard de l'ami et du poète Robert Marteau ; pourriez-vous nous dire comment eut lieu sa rencontre et comment votre amitié fit son chemin ?*

Richard Millet : J'ai rencontré Robert en 1985, rue de Seine, à la Galerie du Fleuve. Je connaissais surtout ses Journaux québécois, *Mont-Royal* et *Fleuve sans fin*, étant alors très intéressé par la forme du Journal intime et par l'indépendance du Québec. Je venais le voir pour obtenir de lui des textes pour la Revue Recueil, que je venais de fonder avec Maulpoix. J'ai pris l'habitude de venir le visiter dans la pénombre de cette galerie. Quand l'éditeur Champ Vallon a repris cette revue, en 1985, en lui adjoignant une collection de littérature, nous avons trouvé naturel de demander un livre à Robert. Il a trouvé chez Champ Vallon l'éditeur qui lui manquait, après la défection de Gallimard. Nous sommes vite devenus des amis... Bien des choses nous rapprochaient : catholicisme, ruralité, sens de la langue, musique, etc.

T. D. : *Puisque j'ai évoqué le recueil de chroniques intitulé Huit peintres, vous rappelez-vous comment ce livre vit le jour ?*

R. M. : Je travaillais alors comme conseiller littéraire aux éditions de la Table ronde. Il importait que Robert existe de nouveau chez un éditeur parisien. J'ai suscité ce livre à partir de textes sur divers peintres parus en revue. Ce sont d'ailleurs de petites études, plus que des chroniques. J'ai aussi fait rééditer *Fleuve sans fin* dans « la Petite Vermillon », la collection de poche de la Table ronde.

T. D. : *Quelle terre, quel ciel partagiez-vous au point que Robert Marteau ait pu dire dans un entretien que vous étiez comme son « fils en amitié » ?*

R. M. : Bien des choses nous unissaient, outre ce que j'ai évoqué plus haut. J'étais particulièrement sensible à sa dignité littéraire et spirituelle (il ne les séparait pas). Et à son refus du « spectacle » littéraire, à sa volonté d'être là sans participer aux abominations contemporaines. D'où notre condition de « solitaires ».

T. D. : *Comment voyez-vous Robert Marteau dans la constellation foisonnante des poètes français ?*

R. M. : Il est à part, par décentrement plus que par volonté. Il est un des rares poètes majeurs à ne pas figurer, hélas, dans la collection de poche de chez Gallimard, par exemple. Il témoigne d'une persistance de la tradition : sonnets, odes, etc. Réda, et d'une autre façon Jaccottet, sont parfois proches de lui. Pour de plus jeunes poètes, je ne le sais pas : j'ai perdu depuis longtemps de vue la production poétique contemporaine.

T. D. : *En tête de Pour saluer Robert Marteau vous écrivez ceci : « Voilà une œuvre qui atteint son plein rayonnement et qui, comme celle d'Olivier Messiaen à qui Marteau me fait songer par bien des côtés, affirme, célèbre, accomplit. » En effet si, depuis Baudelaire, les poètes français se montrent attentifs aux peintres, ils ont eu tendance à considérer les musiciens comme des rivaux, chez Robert Marteau ceux-ci sont au contraire singulièrement présents. Vous qui vous y connaissez en matière de musique, qui êtes pianiste, que pourriez-vous nous dire de ce rapport qu'entretenait le poète avec les musiciens ?*

R. M. : Il en parlait peu, comme tous ceux qui ont un rapport privilégié avec la peinture. Il aimait Bach, néanmoins, et Messiaen, pour sa célébration de l'Église éternelle et des chants d'Oiseaux. « Catalogue d'oiseaux » est le seul disque que j'ai vu chez lui. Ce rapport est à entendre ailleurs, dans son écriture, et bien plus dans sa prose que dans sa poésie, qui est peu rythmée, ou qui ne l'est pas de façon appuyée. Pas de rivalité, donc : une fraternité, plutôt, dans son rêve de faire coïncider Chagall et Messiaen.

T. D. : *Dans le numéro de L'Œil-de-Bœuf qui vous est consacré, Robert Marteau loue votre prose, votre phrase, que pourriez-vous, en retour, c'est-à-dire, en pleine connaissance de cause, dire du prosateur qu'il est ?*

R. M. : Oui, un prosateur remarquable, pour ses romans, dans la lignée de Giono, de Ramuz, des écrivains rugueux et enchantés... Pour ses essais, son journal, il déployait un langage qui révèle qu'il savait la langue comme rarement on la sut et la sait encore aujourd'hui. Un savoir instinctif et savant tout à la fois, qui s'abreuvait à la langue du peuple, notamment rurale (et il n'hésitait pas à citer des idiolectes vendéens), et aussi aux sources grecque, latine, médiévale, avec une grande attention aux autres langues, dont l'anglais et l'espagnol. Grand lecteur de Bossuet, Robert savait d'où il venait.